

Table des matières

ARTHUR RIMBAUD : APRES LE DELUGE – 1^{ER} POEME DE ILLUMINATIONS 1873 2

ARTHUR RIMBAUD, OPHÉLIE (15 mai 1870) - Poésies, Mercure de France 3

GASTON BACHELARD : EXTRAIT « L'EAU ET LES REVES » 4

ALFRED DE VIGNY : LE DELUGE Dans Poèmes antiques et modernes 6

EMILE ZOLA : L'INONDATION (extrait)..... 7

OVIDE : LES METAMORPHOSES (1eres pages) LIVRE I..... 8

HENRI-BERNARDIN DE SAINT PIERRE : ETUDES DE LA NATURE (DU DELUGE) 9

PIERRE DE SAINT CLOUD : LE ROMAN DE RENART (2 EPISODES) 10

MAURICE GENEVOIX : LA DERNIERE HARDE (1938) – ROMAN..... 11

JEAN-LUC PORQUET LE GRAND PROCES DES ANIMAUX 2021..... 14

PHILIPPE FOUREST CRUE (ROMAN) 2016 14

MICHEL JULIEN : ROMANCIER, INTERVALLES DE LOIRE - 2020 15

FRANÇOIS MITTERRAND : ACADEMICIEN..... 16

PHEDRE : L'aigle, la chatte et la laie (14 avant J.-C. - 50 après .-J.C.) 17

GILGAMESH LE DELUGE (TEXTE SUMERIEN, 17EME SIECLE AVANT JC)..... 18

GILBERT COCHET, STEPHANE DURAND : REENSAUVAGEONS LA FRANCE 2018 19

ESOPE, Le Loup et l'agneau (CIRCA 620 AV. J.-C. – CIRCA 564 AV. J.-C.) 20

Raymond QUENEAU, Il Pleut Les Ziaux, in Si tu t'imagines, N.R.F., 20

NOVALIS, Henri d'Ofterdingen, Ed. Montaigne. 21

Stephane MALLARME, Hérodiade, in Poésies. (Gallimard) 22

Paul VALERY, CANTATE DU NARCISSE - Mélange, Gallimard..... 23

Edgar Allan POE, LE LAC – Poèmes (1809-1849)..... 24

Alphonse de LAMARTINE, LE LAC (1790-1869)..... 25

Alphonse de LAMARTINE, Cantique sur un rayon de soleil (1790-1869) 29

Jacques PREVERT, LE RUISSEAU (1900-1977) 37

Charles BAUDELAIRE, LE CHAT (1821-1867) 38

Honoré d'URFE, Chanson (1567-1625)..... 38

Yves BONNEFOY, LE PUIITS (1922-2016) 41

Edouard GLISSANT, LES CHEVAUX (1928-2011) 42

Paul CLAUDEL, LE RUISSEAU CHANTANT (1868-1955) 44

Guy de MAUPASSANT, AU BORD DE L'EAU (1850-1893) 46

ARTHUR RIMBAUD : APRES LE DELUGE – 1^{ER} POEME DE ILLUMINATIONS 1873

Aussitôt que l'idée du Déluge se fut rassise,

Un lièvre s'arrêta dans les sainfoins et les clochettes mouvantes, et dit sa prière à l'arc-en-ciel à travers la toile de l'araignée.

Oh ! les pierres précieuses qui se cachaient, -les fleurs qui regardaient déjà.

Dans la grande rue sale, les étals se dressèrent, et l'on tira les barques vers la mer étagée là-haut comme sur les gravures.

Le sang coula, chez Barbe-Bleue, - aux abattoirs, - dans les cirques, où le sceau de Dieu blêmit les fenêtres. Le sang et le lait coulèrent.

Les castors bâtirent. Les « mazagrans » fumèrent dans les estaminets.

Dans la grande maison de vitres encore ruisselante, les enfants en deuil regardèrent les merveilleuses images.

Une porte claqua - et, sur la place du hameau, l'enfant tourna ses bras, compris des girouettes et des coqs des clochers de partout, sous l'éclatante giboulée. Madame *** établit un piano dans les Alpes. La messe et les premières communions se célébrèrent aux cent mille autels de la cathédrale.

Les caravanes partirent. Et le Splendide-Hôtel fut bâti dans le chaos de glaces et de nuit du pôle.

Depuis lors, la Lune entendit les chacals piaulant par les déserts de thym, - et les églogues en sabots grognant dans le verger. Puis, dans la futaie violette, bourgeonnante, Eucharis me dit que c'était le printemps.

- Sourds, étang, -Écume, roule sur le pont et passe par-dessus les bois ; - draps noirs et orgues, éclairs et tonnerre, -montez et roulez ; - Eaux et tristesses, montez et relevez les Déluges.

Car depuis qu'ils se sont dissipés, - oh, les pierres précieuses s'enfouissant, et les fleurs ouvertes ! - c'est un ennui ! et la Reine, la Sorcière qui allume sa braise dans le pot de terre, ne voudra jamais nous raconter ce qu'elle sait, et que nous ignorons.

ARTHUR RIMBAUD, OPHÉLIE (15 mai 1870) - Poésies, Mercure de France
(poète français, 1854-1891)

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
— On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir.

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :
— Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

Ô pâle Ophélia ! belle comme la neige !
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté !

— C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;

C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,
À ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ;
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits

C'est que la voix des mers folles, immense râle,
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ;
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !

Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle
Tu te fondais à lui comme une neige au feu :
Tes grandes visions étranglaient ta parole
— Et l'infini terrible effara ton œil bleu !

— Et le poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis,
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélie flotter, comme un grand lys.

GASTON BACHELARD : EXTRAIT « L'EAU ET LES REVES »

Un détail infime de la vie des eaux devient souvent pour moi un symbole psychologique essentiel. Ainsi l'odeur de la menthe aquatique appelle en moi une sorte de correspondance ontologique qui me fait croire que la vie est un simple arôme, que la vie émane de l'être

comme une odeur émane de la substance, que la plante du ruisseau doit émettre l'âme de l'eau... S'il me fallait revivre à mon compte le mythe philosophique de la statue de Condillac qui trouve le premier univers et la première conscience dans les odeurs, au lieu de dire comme elle : « Je suis odeur de rose », je devrais dire « je suis d'abord odeur de menthe, odeur de la menthe des eaux ». Car l'être est avant tout un éveil et il s'éveille dans la conscience d'une impression extraordinaire. L'individu n'est pas la somme de ses impressions générales, il est la somme de ses impressions singulières. Ainsi se créent en nous les mystères familiers qui se désignent en de rares symboles. C'est près de l'eau et de ses fleurs que j'ai le mieux compris que la rêverie est un univers en émanation, un souffle odorant qui sort des choses par l'intermédiaire d'un rêveur. Si je veux étudier la vie des images de l'eau, il me faut donc rendre leur rôle dominant à la rivière et aux sources de mon pays.

Je suis né dans un pays de ruisseaux et de rivières, dans un coin de la Champagne vallonnée, dans le Vallage, ainsi nommé à cause du grand nombre de ses vallons. La plus belle des demeures serait pour moi au creux d'un vallon, au bord d'une eau vive, dans l'ombre courte des saules et des osières. Et quand octobre viendrait, avec ses brumes sur la rivière...

Mon plaisir est encore d'accompagner le ruisseau, de marcher le long des berges, dans le bon sens, dans le sens de l'eau qui coule, de l'eau qui mène la vie ailleurs, au village voisin. Mon « ailleurs » ne va pas plus loin. J'avais presque trente ans quand j'ai vu l'Océan pour la première fois. Aussi, dans ce livre, je parlerai mal de la mer, j'en parlerai indirectement en écoutant ce qu'en disent les livres des poètes, j'en parlerai en restant sous l'influence des poncifs scolaires relatifs à l'infini. En ce qui touche ma rêverie, ce n'est pas l'infini que je trouve dans les eaux, c'est la profondeur. D'ailleurs, Baudelaire ne dit-il pas que six à sept lieues représentent pour l'homme rêvant devant la mer le rayon de l'infini ? (Journaux intimes, p. 79). Le Vallage a dix-huit lieues de long et douze de large. C'est donc un monde. Je ne le connais pas tout entier : je n'ai pas suivi toutes ses rivières.

Mais le pays natal est moins une étendue qu'une matière ; c'est un granit ou une terre, un vent ou une sécheresse, une eau ou une lumière. C'est en lui que nous matérialisons nos rêveries ; c'est par lui que [12] notre rêve prend sa juste substance ; c'est à lui que nous demandons notre couleur fondamentale. En rêvant près de la rivière, j'ai voué mon imagination à l'eau, à l'eau verte et claire, à l'eau qui verdit les prés. Je ne puis m'asseoir près d'un ruisseau sans tomber dans une rêverie profonde, sans revoir mon bonheur... Il n'est pas nécessaire que ce soit le ruisseau de chez nous, l'eau de chez nous. L'eau anonyme sait tous mes secrets. Le même souvenir sort de toutes les fontaines.

ALFRED DE VIGNY : LE DELUGE Dans Poèmes antiques et modernes

...L'océan apparut. Bouillonnant et superbe,
Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
De la plaine inondée envahissant le fond,
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
Apportant avec lui comme de grands trophées
Les débris inconnus des villes étouffées,
Et là bientôt plus calme en son accroissement,
Semble, dans ses travaux, s'arrêter un moment,
Et se plaisir à mêler, à briser sur son onde
Les membres arrachés au cadavre du Monde.

Ce fut alors qu'on vit des hôtes inconnus
Sur des bords étrangers tout à coup survenus ;
Le cèdre jusqu'au nord vint écraser le saule ;
Les ours noyés, flottants sur les glaçons du pôle,
Heurtèrent l'éléphant près du Nil endormi,
Et le monstre, que l'eau soulevait à demi,
S'étonna d'écraser, dans sa lutte contre elle,
Une vague où nageaient le tigre et la gazelle.
En vain des larges flots repoussant les premiers,
Sa trompe tournoyante arracha les palmiers ;
Il fut roulé comme eux dans les plaines torrides,
Regrettant ses roseaux et ses sables arides,
Et de ses hauts bambous le lit flexible et vert,
Et jusqu'au vent de flamme exilé du désert...

...Mais sur le mont Arar l'Ange ne venait pas ;
L'eau faisait sur les rocs de gigantesques pas,
Et ses flots rugissants vers le mont solitaire
Apportaient avec eux tous les bruits du tonnerre.

Enfin le fléau lent qui frappait les humains
Couvrit le dernier point des œuvres de leurs mains ;
Les montagnes, bientôt par l'onde escaladées,
Cachèrent dans son sein leurs têtes inondées.
Le volcan s'éteignit, et le feu périssant

Voulut en vain y rendre un combat impuissant ;
A l'élément vainqueur il céda le cratère,
Et sortit en fumant des veines de la terre.

EMILE ZOLA : L'INONDATION (extrait)

Texte entier disponible en téléchargement sur le site natureenlivres.fr

Mais je parlais encore, lorsqu'une exclamation nous échappa. Derrière les fuyards, entre les troncs des peupliers, au milieu des grandes touffes d'herbe, nous venions de voir apparaître comme une meute de bêtes grises, tachées de jaune, qui se ruaient. De toutes parts, elles pointaient à la fois, des vagues poussant des vagues, une débandade de masses d'eau moutonnant sans fin, secouant des baves blanches, ébranlant le sol du galop sourd de leur foule.

À notre tour, nous jetâmes le cri désespéré :

— La Garonne ! la Garonne !

Sur le chemin, les deux hommes et les trois femmes couraient toujours. Ils entendaient le terrible galop gagner le leur. Maintenant, les vagues arrivaient en une seule ligne, roulantes, s'écroulant avec le tonnerre d'un bataillon qui charge. Sous leur premier choc, elles avaient cassé trois peupliers, dont les hauts feuillages s'abattirent et disparurent. Une cabane de planches fut engloutie ; un mur creva ; des charrettes dételées s'en allèrent, pareilles à des brins de paille. Mais les eaux semblaient surtout poursuivre les fuyards. Au coude de la route, très en pente à cet endroit, elles tombèrent brusquement en une nappe immense et leur coupèrent toute retraite. Ils couraient encore cependant, éclaboussant la mare à grandes enjambées, ne criant plus, fous de terreur. Les eaux les prenaient aux genoux. Une vague énorme se jeta sur la femme qui portait l'enfant. Tout s'engouffra.

...L'eau monte, l'eau monte, répétait mon frère Pierre, en cassant toujours entre ses dents le tuyau de sa pipe, qu'il avait laissée s'éteindre.

L'eau n'était plus qu'à un mètre du toit. Elle perdait sa tranquillité de nappe dormante. Des courants s'établissaient. À une certaine hauteur, nous cessions d'être protégés par le pli de terrain, qui se trouve en avant du village. Alors, en moins d'une heure, l'eau devint menaçante, jaune, se ruant sur la maison, charriant des épaves, tonneaux défoncés, pièces de bois, paquets d'herbes. Au loin, il y avait maintenant des assauts contre des murs, dont nous entendions les chocs retentissants. Des peupliers tombaient avec un craquement de mort, des maisons s'écroulaient, pareilles à des charrettes de cailloux vidées au bord d'un chemin.

...Puis, quand nous regardions le clocher de l'église, immobile en face de nous, ce vertige cessait ; nous nous retrouvions à la même place, dans la houle des vagues.

L'eau, alors, commença l'assaut. Jusque-là, le courant avait suivi la rue ; mais les décombres qui la barraient à présent, le faisaient refluer : ce fut une attaque en règle. Dès qu'une épave, une poutre, passait à la portée du courant, il la prenait, la balançait, puis la précipitait contre la maison comme un bélier. Et il ne la lâchait plus, il la retirait en arrière, pour la lancer de nouveau, en battant les murs à coups redoublés, régulièrement. Bientôt, dix, douze poutres nous attaquèrent ainsi à la fois, de tous les côtés. L'eau rugissait. Des crachements d'écume mouillaient nos pieds. Nous entendions le gémissement sourd de la maison pleine d'eau, sonore, avec ses cloisons qui craquaient déjà. Par moments, à certaines attaques plus rudes, lorsque les poutres tapaient d'aplomb, nous pensions que c'était fini, que les murailles s'ouvraient et nous livraient à la rivière, par leurs brèches béantes.

OVIDE : LES METAMORPHOSES (1eres pages) LIVRE I

II Les chaos se développe et les éléments sont rangés chacun à sa place

...Le lieu le plus bas où l'arrêta sa pesanteur. L'onde fluide s'étendant autour, et la pressant de toutes parts, occupa la dernière place.

Après avoir débrouillé ce Chaos et l'avoir ainsi divisé, quel que soit celui des Dieux à qui nous devons cet arrangement, il façonna d'abord la terre et lui donna la forme d'un globe pour qu'elle fût égale dans toute sa surface. Ensuite il répandit les mers sur elle, et leur ouvrit un lit dans son sein . Le souffle impétueux des vents eut ordre de les agiter et de les entier ; mais il défendit aux vagues de passer les rivages qui les bornent de tous côtés. Il y ajouta des fontaines, des étangs et des lacs, et il resserra les fleuves rapides entre des rives tortueuses; placés en divers lieux, les uns vont se perdre sous la terre, les autres parviennent jusqu'à la mer, et reçus dans son lit vaste et profond, coulant avec plus de liberté, n'ont plus d'autres bords à presser que les siens. Les plaines s'étendirent à sa voix , les vallées s'abaissèrent, les arbres et les forêts se couvrirent de feuilles, les rochers et les montagnes s'élevèrent...

X. Description du Déluge.

... Aussitôt il enferme dans les antres d'Éole l'Aquilon et les autres vents dont le souffle écarte les nuages ; il ne laisse en liberté que celui du midi. Ce vent s'élève sur ses ailes humides ;

l'obscurité qui l'environne se répand partout autour de lui. Sa barbe est chargée de brouillards; l'onde coule le long de ses cheveux blancs; les nuées épaisses sont assises sur son front; des torrents tombent de son sein et de ses ailes. Il ramasse les nues suspendues au loin, et les presse entre ses mains. Soudain un horrible fracas se fait entendre; des pluies affreuses descendent du ciel avec impétuosité. La messagère de Junon, vêtue de plusieurs couleurs différentes, Iris, puise des eaux dans la mer dont elle va grossir les nuages. Les moissons sont renversées, l'espérance du laboureur est détruite, et le travail pénible d'une année tombe et périt en un instant.

Le courroux de Jupiter n'est point encore satisfait des armes que lui fournit le ciel : son frère Neptune y joint le secours de ses ondes. Il assemble tous les fleuves, et lors qu'ils sont entrés dans son palais: « De longs discours seraient inutiles, leur dit - il; déployez toutes vos forces, ouvrez toutes vos sources, reculez les bornes de vos rivages et laissez un cours libre à vos eaux. » Il ordonne : les fleuves partent, ils brisent les digues qui les retiennent, et roulent dans les mers impétueusement et sans ordre. Neptune frappe la terre de son trident ; elle s'ébranle et présente de nouveaux passages aux eaux. Les fleuves, sortis de leurs bords, s'élancent dans les campagnes qui leur sont ouvertes. Ils entraînent à la fois les arbres, les troupeaux, les hommes, les temples et les Dieux. Il ne reste plus de maisons; si quelqu'une peut résister à leur fureur, les ondes la couvrent bientôt jusqu'au sommet. Les tours pressées de tous côtés s'ensevelissent dans ces gouffres. Déjà l'Océan et la terre n'avaient plus rien qui les distinguât. On ne voyait partout qu'une mer vaste et sans rivage...

HENRI-BERNARDIN DE SAINT PIERRE : ETUDES DE LA NATURE (DU DELUGE)

... Tout fut englouti dans les eaux cités palais majestueuses pyramides arcs de triomphe chargés des trophées des rois et vous aussi qui auriez dû survivre à la ruine même du monde, paisibles grottes, tranquilles bocages, humbles cabanes asiles de l'innocence !! ne resta sur la terre aucune trace de la gloire ou du bonheur des mortels, dans ces jours de vengeance où la nature détruisit ses propres monuments.

De pareils bouleversements, dont il reste encore une infinité de traces sur la surface et dans le sein de la terre n'ont pu, en aucune manière être produits par la simple action d'une pluie universelle. Je sais que le texte de l'Ecriture est formel à cet égard, mais les circonstances qu'elle y joint semblent admettre les moyens qui, suivant mon hypothèse opérèrent cette terrible résomption.

Il est dit dans la Genèse, «qu'il plut sur toute la « terre pendant quarante jours et quarante nuits». Cette pluie comme nous l'avons dit fut le résultat des vapeurs qui s'élevaient de la fonte des glaces, tant terrestres que maritimes, et de la zone d'eau que le soleil parcourait alors au méridien. Quant au terme de quarante jours, ce temps nous paraît suffisant à l'action verticale du soleil sur les glaces polaires, pour les mettre au niveau des mers,

...

L'expression de « cataractes du ciel ~) désigne aussi, ce me semble la résolution universelle des eaux répandues dans l'atmosphère, qui y sont soutenues par le froid, dont les foyers se détruisaient alors aux pôles. La Genèse dit ensuite « qu'après qu'il eut plu » pendant quarante jours.

...

On trouve encore, à la suite du même récit, des expressions analogues aux mêmes causes. « Dieu dit » ensuite à Noé tant que la terre durera la semence » et la moisson, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, la nuit et le jour ne cesseront point de s'entresuivent. Le déluge, comme nous l'avons dit, commença le dix-septième jour du second mois de l'année qui était, chez les Hébreux comme chez nous, le mois de février.

Les hommes avaient donc alors ensemencé les terres, et ils ne les moissonnèrent point. Le froid ne succéda point cette année-là au chaud, ni l'été à l'hiver parce qu'il n'y eut ni hiver, ni froid, par la fusion générale des glaces polaires qui en sont les foyers naturels; et la nuit proprement dite, ne suivit point le jour, parce qu'il n'y eut point alors de nuit aux pôles, où il y en a alternativement une de six mois, parce que le soleil parcourant un méridien éclairait toute la terre, comme il arrive lors qu'il est à l'équateur. J'ajouterai à l'autorité de la Genèse un passage très-curieux du livre de Job qui décrit le déluge et les pôles du monde, avec les principaux caractères que je viens d'en présenter.

...

PIERRE DE SAINT CLOUD : LE ROMAN DE RENART (2 EPISODES)

Renart et Hersent la rencontre
Renart prend alors la route,
et s'en va en coupant à travers bois.
Par monts et par vaux,
Renart s'en va par petits bonds.
Il a bien confondu ses amis,

et qu'il est reconnu,
il est alors tout déconfit,
il est convaincu d'être couvert de honte.
Il n'ose dire mot tant il a peur
car on n'y voit goutte ici.

il se sent tout à fait à l'aise pour les jambons.
 Il s'en va fuyant tout librement
 sans jamais s'arrêter, et tellement il s'écarte
 du chemin, qu'il se précipite dans une haie
 au-dessus d'un trou obscur.
 Il lui arrive alors une aventure
 d'où il n'eut qu'ennuis et tourments,
 car c'est là que commence la querelle
 contre le connétable Ysengrin,
 à cause d'un terrible péché digne du diable.
 Quand il voit la roche creusée,
 ne sachant ce que c'est, il s'en approche
 pour s'informer et pour voir
 si on a caché quelque fortune.
 Afin d'en savoir plus il se laisse descendre,
 et se retrouve au milieu de la grand-salle
 de seigneur Ysengrin son bon ami.
 Il y a ses quatre louveteaux couchés au centre,
 et dame Hersent la louve
 qui nourrit et couve les louveteaux.
 Elle a accouché nouvellement,
 elle donne à chacun sa tétée,
 mais elle n'a pas couvert sa tête.
 Elle surveille, elle voit ainsi la porte
 entrouverte,
 mais la clarté la gêne trop.
 Elle lève sa tête pour regarder
 et savoir qui est venu là.
 Renart est grêle et menu,
 il est caché derrière la porte;
 alors Hersent s'en reconforte grandement
 car elle l'a bien reconnu à son pelage roux.
 Elle ne peut s'empêcher de s'agiter,
 ainsi elle lui dit en riant:
 « Renart, qu'avez-vous à épier ? »
 Quand Renart se rend compte qu'il est vu

Hersent soulève la tête
 puis l'appelle à nouveau,
 et lui fait signe de venir de son doigt mince :
 « Renart, Renart, on voit à votre pelage
 que vous êtes perfide et mauvais;
 jamais vous ne souhaitez me faire plaisir,
 ni ne venez là où je suis.
 Je ne connais pas de tel compère
 qui ne rende pas visite à sa commère. »
 Renart a grand-peur, il est effrayé mais
 il ne peut s'empêcher de lui répondre :
 « Madame, fait-il, que Dieu me confonde
 si jamais par méchanceté ou par haine,
 je vous ai évitée alors que vous étiez en
 couches.
 Je serais volontiers venu avant,
 mais quand je vais par ces sentiers,
 Seigneur Ysengrin m'épie
 à chaque voie et à chaque chemin.
 À cause de cela je ne sais quoi faire
 tellement votre mari me hait :
 il commet là un grand péché que de me haïr.
 Mais que ma personne soit damnée
 si jamais je lui ai fait la moindre chose
 dont il devrait me porter rancune.
 Pour cela je n'ose pas vous fréquenter,
 je pourrais même me mettre fortement en
 colère.
 Je vous aime d'amour, prétend-il,
 ainsi qu'il s'en est plaint de nombreuses fois
 à ses amis dans le pays.
 Il leur a même promis de l'argent
 pour me causer du tort et me faire honte.
 Mais dites-moi, quel intérêt aurais-je
 à vous demander une telle folie ?
 Sérieusement, je ne le ferai pas,
 de tels propos ne seraient pas élégants. »

MAURICE GENEVOIX : LA DERNIERE HARDE (1938) – ROMAN

"Sous le poil de la bête et dans la poitrine de l'homme, ce serait les mêmes battements du sang, la même fièvre, le même acharnement passionné"

« Le brame s'est tu, le vent ne soulève plus les feuilles. Les biches attendent en frissonnant, toutes seules dans la forêt morte. La lune brille juste au-dessus d'elles. »

« Une nuit, dans la grande paix froide de l'espace qui précédait le petit jour, un coup de feu claqua près des trois bêtes. L'Aile sursauta et partit comme une flèche. Le Brèche-Pied bondit de son côté, le Rouge s'élança au hasard. Ce coup de feu avait claqué si près, si durement, qu'une terreur panique les avait aussitôt affolés, les dispersant par le hallier.

Le Rouge n'avait pas fait trois sauts que l'odeur corrosive de la poudre le saisit soudain aux naseaux. Presque aussitôt, à quelques pas, le bruit d'une toux humaine déchira l'ombre et le cloua sur place. La conscience d'un danger terrible lui rendit un peu de sang-froid : il se mit à reculer doucement, le cœur secoué de battements affolés, mais attentif à bien poser ses pieds, à éviter les brindilles de bois sec et les épaisseurs de feuilles mortes. Et cependant il fixait l'ombre devant lui, distinguait peu à peu une silhouette mouvante et courbée. La nuit n'était plus très épaisse ; une lueur cendreuse, qui venait d'une allée proche, faisait écran derrière la forme humaine.

Le Rouge reculait toujours, avec la même attention de tout le corps, chaque fibre de ses muscles à la fois docile et crispée. Dès qu'il sentit qu'il était assez loin, il partit d'un galop démentiel, si rapide que l'air de sa course lui sifflait autour des oreilles.

Il ne s'arrêta que très loin, quand l'haleine vint à lui manquer. Ses yeux demeuraient hagards, emplis encore de la vision dont l'horreur les avait frappés. »

STEPHANE DURAND : 20 000 ANS OU LA GRANDE HISTOIRE DE LA NATURE (OCT 2018),

Entre chien et loup... (page 26)

Le mystère de la domestication du chien est une de ces énigmes qui résistent encore vaillamment à la curiosité des scientifiques. Archéologues, paléontologues, historiens, éthologues et maintenant généticiens, tous spéculent, débattent et brandissent leurs preuves irréfutables. Un seul consensus : le chien descend du loup

gris. C'est un domaine de recherche presque aussi polémique que l'étude des origines de l'homme et, dans un certain sens, on n'est pas si éloigné que ça. Où et quand la domestication a-t-elle eu lieu ? Une fois ou plusieurs fois indépendamment les unes des autres ? Comment et pourquoi cela s'est-il déroulé ? A quoi servaient les chiens ? Servaient-ils d'ailleurs à quelque chose ?.....

... Une fois les premiers loups apprivoisés, l'homme a exercé, consciemment ou non, une longue sélection sur ses compagnons à quatre pattes, qui a conduit en quelques siècles ou millénaires à l'apparition des caractéristiques sans équivoque du chien. La docilité et la tolérance envers l'humain tendraient à prolonger les caractères juvéniles jusqu'à l'âge adulte : c'est le phénomène de la néoténie qui déclencherait une cascade de gènes régulateurs du développement morphologique, physiologique et neural..... Le chien est un loup qui a pris l'homme chef de meute et qui a accepté d'en être totalement dépendant, au point de perdre en grandissant ses capacités d'initiative.

L'agonie des rivières (page 174)

Les rivières de France, autrefois si cristallines, deviennent brunes et engorgées de limon auxquels s'ajoutent bientôt les pollutions émises par les villes qui s'installent le long des cours d'eau. Vers l'an 1300, un moine alsacien note qu'il y a cent ans « torrents et rivières n'étaient pas aussi larges que maintenant parce que les racines des arbres dans les montagnes conservaient pour un temps l'eau de la fonte des neiges et l'humidité des nuages....

...En remplaçant l'antique roue horizontale par une roue verticale, le Moyen Âge fait la révolution technologique du moulin à eau. Dès lors en construisant des barrages, les meuniers peuvent tirer parti du plus petit cours d'eau. En quelques décennies, les rivières de France se couvrent de moulins et de barrages autrement plus difficiles à franchir par les poissons migrateurs que les modestes constructions des castors. Sur la Vienne on capte bientôt vingt moulins par kilomètre de rivière. La saturation est atteinte au XVIII^e siècle : il n'y a plus assez de dénivelé pour construire de nouveaux moulins. Les rivières rapides et chantantes sont devenues des successions d'étangs tranquilles et boueux, chauds et mal oxygénés....

JEAN-LUC PORQUET LE GRAND PROCES DES ANIMAUX 2021

Extrait page 67 et suivantes

« Le sanglier : Depuis la nuit des temps l'homme se passionne pour mon humble personne. Ma puissance. »....

... « Je suis celui qu'on aime chasser, car le plus intelligent, le plus méfiant des gibiers, le plus farouche et le plus endurant. Vos chasseurs savent que, grâce à la finesse de mon odorat, je les repère à 300 mètres. Ils savent que mon ouïe la plus subtile qui soit, me permet d'entendre se briser au loin une brindille. Ils savent que, pourchassé par une meute de chiens, je peux galoper sans faiblir des dizaines de kilomètres. Ils savent que ma peau, une vraie cuirasse, peut dépasser des trois centimètres d'épaisseur, et que pour m'abattre, il leur faut bien viser.

Le président : Reconnaissez qu'en apprenant ainsi à connaître vos mœurs, ils cherchent à vous comprendre. Et comprendre, c'est déjà aimer ...

Le sanglier : Pour nous pister, ils cherchent nos coulées, ces chemins que nous empruntons de génération en génération, que nous avons tracés au milieu de la végétation, et dégagés de branches afin que nos déplacements soient le plus silencieux possible. Ils cherchent nos bauges, ces bassins peu profonds que nous creusons à même le sol, au plus épais d'un fourré, au cœur d'un roncier inextricable, où nous nous installons, seuls ou en compagnie, pour passer le jour au sec et au calme. Ils savent que c'est seulement à la tombée de la nuit que nous partons en maraude, fouissant le sol pour vermillier et muloter, c'est-à-dire y trouver notre pitance, glands, faines, racines et tubercules, mais aussi lombrics, larves, escargots et mulots »...

Page 69...

« Qui donc installe partout dans les forêts des distributeurs de maïs ? C'est vous ! Vous nous nourrissez pour nous garder sous le main. Pour remplir vos congélateurs. Vos fédérations essaient d'attirer de nouveaux membres en leur promettant de beaux tableaux de chasse et un beau tableau, c'est forcément un tableau plein de sangliers ! Pour vous je suis un business. Chaque année, dans ce pays, c'est près d'un million des nôtres que vous tuez. A l'affût, en chasse à courre, en battue, et même à l'arc, ce qui est du dernier chic...Il vous en faut des équipements ! »

PHILIPPE FOUREST CRUE (ROMAN) 2016

Page 53

« Le monde lui-même a la semblance assez exacte de ce que les textes saints nommaient une « vallée de larmes ». On s'y noie. Je me représente la scène ainsi : une pluie de pleurs tombant continûment du ciel, durant des semaines et des semaines sans jamais je répit d'un jour d'accalmie, ruisselant le long des reliefs, faisant des flaques un peu partout et s'accumulant sur une terre engorgée jusqu'à ce que le niveau des eaux s'élève et menace toute forme de vie sur la planète, la mer montant à l'assaut des rivages, les océans faisant leur jonction au-dessus des cimes les plus hautes qui surplombaient les chaînes de montagnes. Plus rien d'autre qu'une vaste étendue liquide, vie et sans vie, où l'on perd pied et s'enfoncé.

J'ai toujours eu la terreur de mourir ainsi : la sensation du corps dans l'eau qui cherche en vain ses appuis dans le vide, comme si des créatures invisibles le prenaient aux chevilles et le tiraient vers le bas tandis que les bras, les jambes font en vain le mouvement qu'il faut pour remonter à la surface, la tête s'enfonçant dans le bleu, ou le vert, ou le gris, pour lequel les yeux des hommes ne sont pas faits et où l'air manque jusqu'à l'asphyxie. »

MICHEL JULIEN : ROMANCIER, INTERVALLES DE LOIRE - 2020

" Le cours de Loire a ses traquenards, naturels, artificiels. Les seconds consistent en des barrages, des ponts, des centrales nucléaires (quatre au parcours). Les premiers sont constants: îles et bras morts – ce qui revient au même. C'est tout le temps, une ample largeur de fleuve se déploie devant avec trois îles en ligne de mire, soit quatre voies d'eau, l'une préférable, de bon courant, pour trois culs-de-sac, des passes de haut-fond où se fourvoyer – on appelle ça des « boires » –, toutes choses aperçues à ras d'eau, sans recul, quel chemin prendre? Il existe des cartes fluviales qui ne sauraient décompter tous les îlots, elles ne préviennent pas des bancs sablonneux, des faux accès, des enrochements, leur coloriage uniforme ne dit pas qu'entre un large chenal et un moindre goulet la seconde passe est souvent la meilleure..."

SANDRINE COLLETTE : ANIMAL (ROMAN)

(Editions Denoël, coll. « Sueurs froides », 01/2019, 282 p.)

« Lorsque la chasse a commencé à l'aurore, tapi dans les bosquets sous le vent, il les a regardé chercher les pistes et les empreintes, aller et venir, s'engager à travers les forêts. Il a couru en parallèle de leurs groupes, invisible derrière un couloir d'arbres et de buissons, vérifiant leur présence d'un reniflement, bifurquant en même temps qu'eux, apprenant à reconnaître ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur - mouflons, rennes, et avant tout lui, l'ours, et les dizaines de ses semblables qu'il a vu morts en vingt ans. Comme lui, l'homme armé d'un fusil n'a pas de prédateur dans la nature. Alors l'ours a décidé de lui en faire un. »

« Ils parlent du maintien des effectifs, de l'équilibre des espèces. Vivent dans un monde de mensonges qu'ils se servent à eux-mêmes : ils sont là pour le sang et rien d'autre, pour ce geste que nulle part ils n'ont plus le droit de commettre entre eux, et dont ils rêvent tout éveillés - armer, viser, tuer. Tant pis si ce ne sont que des bêtes. »

« À la manière des fauves qui hument l'air, il renifle les odeurs du lac, les odeurs de nourriture, les parfums humains qui l'entourent. Il se tient volontairement à l'écart, il ne veut pas qu'on le regarde. Besoin de calme. Besoin de descendre au plus profond de ses tripes pour retrouver les réflexes, l'habileté, le génie peut-être du chasseur ; la part animale qui le submerge tandis que ses gestes se délient, son pas s'assouplit. »

« Elle ne veut plus être la main de ces petites morts inutiles – et les mots lui viennent comme un jet de bile : au fond, la chasse, c'est dégueulasse. La chasse, cela ne signifie rien. On détruit et c'est tout. Lior regarde ses mains de tueuse. Assassin. Mais immortelle. C'est comme regarder un film sur les abattoirs et sentir très précisément que l'on ne mangera plus jamais de viande ; Lior a vendu ses armes, jeté les photos. »

FRANÇOIS MITTERRAND : ACADEMICIEN

A passé une partie de ses vacances dans le village de Metz-le-Comte durant son enfance avec son frère auprès de sa famille.

"L'Académie a été instituée pour rendre la langue française non seulement élégante mais capable de traiter tous les arts et les sciences. Je me pose la question, qu'en est-il après trois cent cinquante ans ?

Notre langue peut-elle encore traduire les apports de la science, désigner les objets hier encore inconnus, que dis-je, inexistantes ? Près de cent millions d'hommes et de femmes ont le français pour langue maternelle. Plus de quarante millions l'utilisent comme seconde langue ou langue de travail. Et pourtant la langue française est menacée. Comme toute langue, elle est mortelle.

Il ne s'agit pas de nostalgie, mais d'avenir. La France, disait Fernand Braudel, c'est d'abord la langue française. Si la France s'est montrée de tous temps plus ouverte que d'autres aux cultures du monde c'est qu'elle ne doutait pas de son identité, ni de sa propre culture, ni de son propre langage. Elle ne doutait pas d'elle-même. »

PHEDRE : L'aigle, la chatte et la laie (14 avant J.-C. - 50 après .-J.C)

Phèdre (en latin Caius Iulius Phaedrus ou Phaeder, en grec ancien Φαῖδρος) est un fabuliste latin d'origine thrace, affranchi de l'empereur Auguste.

Une aigle avait fait son nid au sommet d'un chêne; une chatte sauvage, ayant trouvé un creux au milieu de l'arbre, y avait fait ses petits; une laie habituée à vivre dans les forêts avait déposé sa portée près du pied. Mais cette intimité formée par le hasard fut détruite par la mauvaise foi et la méchanceté funeste de la chatte. Elle grimpe jusqu'au nid de l'aigle et lui dit : « On prépare ta perte et peut-être, hélas ! aussi la mienne. Car, si tu vois chaque jour cette laie perfide creuser le sol, c'est qu'elle veut abattre le chêne pour pouvoir à terre se jeter facilement sur nos progénitures. Après avoir semé la terreur et le trouble dans le cœur de l'aigle, elle descend en rampant à la bauge de la laie couverte de soies. "Tes petits, lui dit-elle, sont en grand danger. Car, aussitôt que tu sortiras pour chercher pâture avec ton jeune troupeau, l'aigle, déjà prêt à l'attaque, t'enlèvera tes marcassins". Quand elle a répandu l'effroi aussi dans ce lieu, la fourbe va se cacher dans son trou où elle est en sûreté. Elle en sort la nuit pour aller çà et là d'un pas qui ne touche presque pas le sol et, quand elle s'est bien nourrie et qu'elle a bien nourri ses petits, elle affecte d'avoir peur et a l'œil au guet tout le jour. L'aigle, craignant la chute de l'arbre, ne le quitte pas. La laie, pour se garder contre le rapt de ses petits, ne sort plus de chez elle. Bref, aigle et laie moururent de faim avec leurs petits et fournirent à la chatte et aux petits chats un repas abondant.

Que de mal fait souvent un homme au langage perfide !

Cette fable peut l'apprendre aux gens sottement crédules.

GILGAMESH LE DELUGE (TEXTE SUMERIEN, 17EME SIECLE AVANT JC)

- Au septième jour la construction du bateau était terminée.

Je portai dans le bateau tout l'or et l'argent que je possédais, je fis monter toute ma famille et mes parents, toutes les bêtes domestiques et les animaux de la plaine. Je fis monter aussi tous les artisans. Shamash, le dieu-soleil, m'avait fixé le moment précis et m'avait dit : » Lorsque le soir qui tient les tempêtes fera tomber la pluie du malheur, entre dans ton bateau et ferme la porte !

Le jour venu, je regardai le ciel. Il était sombre et terrifiant. J'entrai alors dans le bateau et je fermai la porte. Aux premières lueurs de l'aurore, un nuage noir monta des profondeurs du ciel, au-dessus de l'horizon lointain. A l'intérieur du nuage, le dieu Adad, dieu des orages et de la pluie, tonnait et devant lui marchaient ses messagers.

Le déluge mugissait comme un taureau furieux, les vents hurlaient comme les braiments d'un âne. Le soleil avait disparu, les ténèbres étaient totales. Certains dieux, eux-mêmes terrifiés, fuyaient, rampant le long des murs comme des chiens.

Les nuages s'avançaient en menaçant à travers les montagnes et les plaines. Nergal, le dieu de la peste et de la guerre, arracha les piliers du monde. Ninourta, le dieu chasseur et guerrier, fit éclater les barrages du ciel. Les dieux du monde d'en bas, les dieux Anounnaki, enflammèrent la terre tout entière. Les tonnerres du dieu Adad montèrent au plus haut des cieux et transformèrent toute la lumière en ténèbres opaques. La terre immense se brisa comme une jarre. Les tempêtes du sud se déchaînèrent un jour entier. Les flots couvrirent même le sommet des montagnes. Tous les hommes furent massacrés.

Les tempêtes du Déluge soufflèrent pendant six jours et sept nuits. Le septième jour, l'armée des vents du sud qui avait tout massacré sur son passage, s'apaisa enfin. La mer se calma. La clameur du déluge se tut.

Je regardais le ciel. Un grand silence régnait sur le monde. Je vis que les hommes étaient redevenus de l'argile. Les eaux lisses formaient un toit sur la terre invisible. J'ouvris une petite fenêtre. La lumière inonda mon visage. Je tombai à genou et me mis à pleurer. Au loin, vers l'horizon, j'aperçus une bande de terre. Le bateau accosta au pied du mont Niçir. Je restai là pendant six jours entiers.

Lorsqu'arriva le septième jour, je lâchai une colombe. Elle prit son envol et, comme elle ne trouva où se poser, elle revint au bateau. Je lâchai une hirondelle. Elle prit son envol et, comme elle ne trouva où se poser, elle revint au bateau. Puis je lâchai un corbeau. L'oiseau prit son envol. Il vit que les eaux s'étaient retirées. Il trouva de la nourriture, se posa sur la terre et ne revint plus. Alors je lâchai aux quatre vents tout ce que le bateau avait sauvé des eaux du Déluge puis j'offris un sacrifice aux dieux.

GILBERT COCHET, STEPHANE DURAND : REENSAUVAGEONS LA FRANCE 2018

« Le castor et la rivière sont des alliés formidables qui s'entendent à merveille pour étendre la ripisylve à son maximum. En divaguant hors de son lit principal, la rivière crée des bras secondaires et dépose des argiles imperméables propices à la création de zones humides. De son côté, en coupant chaque jour son quota de troncs, le castor entretient cette forêt, l'éclaircit, stimule la croissance des arbres, ouvre des clairières temporaires.

A eux deux, ils multiplient d'autant la longueur des berges, donc la surface des forêts alluviales.

ESOPE, Le Loup et l'agneau (CIRCA 620 AV. J.-C. – CIRCA 564 AV. J.-C.)

Fabuliste grec

Un loup, voyant un agneau qui buvait à une rivière, voulut alléguer un prétexte spécieux pour le dévorer. C'est pourquoi, bien qu'il fût lui-même en amont, il l'accusa de troubler l'eau et de l'empêcher de boire. L'agneau répondit qu'il ne buvait que du bout des lèvres, et que d'ailleurs, étant à l'aval, il ne pouvait troubler l'eau à l'amont. Le loup, ayant manqué son effet, reprit : « Mais l'an passé tu as insulté mon père. — Je n'étais pas même né à cette époque, » répondit l'agneau. Alors le loup reprit : « Quelle que soit ta facilité à te justifier, je ne t'en mangerai pas moins. »

Cette fable montre qu'auprès des gens décidés à faire le mal la plus juste défense reste sans effet.

Raymond QUENEAU, Il Pleut Les Ziaux, in Si tu t'imagines, N.R.F.,

Le Point du Jour (1903 — 1976)

Averse averse averse averse averse averse

Pluie ô pluie ô pluie ô ! ô pluie ô pluie ô pluie !

gouttes d'eau gouttes d'eau gouttes d'eau gouttes d'eau

parapluie, ô parapluie ô paraverse ô !

paragouttes d'eau paragouttes d'eau de pluie

capuchons pèlerines et imperméables

que la pluie est humide et que l'eau mouille et mouille !

mouille l'eau mouille l'eau mouille l'eau

mouille l'eau et que c'est agréable agréable agréable

d'avoir les pieds mouillés et les cheveux humides

tout humides d'averse et de pluie et de gouttes

d'eau de pluie et d'averse et sans un paragoutte

pour protéger les pieds et les cheveux mouillés

qui ne vont plus friser qui ne vont plus friser

à cause de l'averse à cause de la pluie

à cause de l'averse et des gouttes de pluie

des gouttes d'eau de pluie et des gouttes d'averse

cheveux désarçonnés cheveux sans parapluie

NOVALIS, Henri d'Ofterdingen, Ed. Montaigne.

(Friedrich Leopold von Hardenberg, dit ; poète allemand, 1772-1801)

Il plongea sa main dans la vasque et humecta ses lèvres. Ce fut comme si un souffle spirituel le pénétrait : au plus profond de lui-même il sentit renaître la force et la fraîcheur.

Il lui prit une envie irrésistible de se baigner : il se dévêtit et descendit dans le bassin. Alors il lui sembla qu'un des nuages empourprés du crépuscule l'enveloppait ; un flot de sensations célestes inondait son cœur ; mille pensées s'efforçaient, avec une volupté profonde, de se rejoindre en son esprit ; des images neuves, non encore contemplées, se levaient tout à coup pour se fondre à leur tour les unes dans les autres et se métamorphoser autour de lui en créatures visibles ; et chaque ondulation du suave élément se pressait doucement contre lui, comme un sein délicat. Le flot semblait avoir dissous des formes charmantes de jeunes filles qui reprenaient corps instantanément au contact du jeune homme.

Stephane MALLARME, Hérodiade, in Poésies. (Gallimard)

(poète français, 1842-1898)

Ô miroir !

Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée

Que de fois et pendant des heures, désolée

Des songes et cherchant mes souvenirs qui sont

Comme des feuilles sous ta glace au trou profond,

Je m'apparus en toi comme une ombre lointaine,

Mais, horreur ! des soirs, dans ta sévère fontaine,
J'ai de mon rêve épars connu la nudité !

Paul VALERY, CANTATE DU NARCISSE - Mélange, Gallimard

(poète français, 1871-1945)

(extrait)

.....

L'eau tranquille m'attire où je me tends mes bras :

À ce vertige pur je ne résiste pas.

Que puis-je, ô ma Beauté, faire que tu ne veuilles ?

Je foule pour me joindre et mon ombre et les feuilles,

Je ressens tout le prix de chacun de mes pas.

Ô Narcisse, ô Moi-même, ô Même qui m'accueilles

Par tes yeux dans mes yeux, délices de nos yeux,

Je froisse l'or bruyant des roseaux radieux

Que presse le doux poids de ma chair précieuse,

Pour te voir de plus près et me sourire mieux...

.....

Mais, Rose de l'Onde,

Si je baise, ô Bouche,
La Nappe de l'Onde
Mon souffle effarouche
La face du monde...
Le moindre soupir
Que j'exhalerais
Me viendrait ravir
Ce que j'adorais
Sur l'eau bleue et blonde,
Et cieux et forêts
Et Rose de l'Onde...
.....

Edgar Allan POE, LE LAC – Poèmes (1809-1849)

Au printemps de mes ans je reçus le partage
De hanter ici-bas un lieu du vaste monde
Que je ne pouvais pas moins aimer que mon âge —
Tant séduisante était la tristesse profonde
D'un lac sombre, encerclé de rochers ténébreux
Et de grands pins, comme des tours jusques aux cieux.

Mais quand la Nuit avait jeté sa lourde cape

Sur ces régions sans étapes,
Lorsque passait le vent mystique
Murmurant sa douce musique —
Alors — alors j'entrouvrais ma paupière
Sur la terreur de ce lac solitaire.

Car cette horreur n'était point de la peur,
Mais bien délices lumineuses —
Le sentiment dont une mine précieuse
Ne pourrait enseigner ou séduire mon cœur —
Ni l'Amour — quand l'Amour serait le tien, ma sœur.

La Mort veillait au fond de l'onde empoisonnée.
Et dans son gouffre un sépulcre béant
Attendait qui viendrait, volonté forcenée
S'y consoler de pensers solitaires —
Cet exilé dont l'âme oserait faire
Un Eden de ce lac troublant.

Alphonse de LAMARTINE, LE LAC (1790-1869)

Le lac

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,

Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

" Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices !
Suspendez votre cours :

Laissez-nous savourer les rapides délices

Des plus beaux de nos jours !

" Assez de malheureux ici-bas vous implorent,

Coulez, coulez pour eux ;

Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;

Oubliez les heureux.

" Mais je demande en vain quelques moments encore,

Le temps m'échappe et fuit ;

Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore

Va dissiper la nuit.

" Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,

Hâtons-nous, jouissons !

L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;

Il coule, et nous passons ! "

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,

Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,

S'envolent loin de nous de la même vitesse

Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?

Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !

Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,

Ne nous les rendra plus !

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

Ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

Alphonse de LAMARTINE, Cantique sur un rayon de soleil (1790-1869)

Issu de Recueillement poétique

Je suis seul dans la prairie
Assis au bord du ruisseau ;
Déjà la feuille flétrie,
Qu'un flot paresseux charrie,
Jaunit l'écume de l'eau.

La respiration douce
Des bois au milieu du jour
Donne une lente secousse
A la vague, au brin de mousse,
Au feuillage d'alentour.

Seul et la cime bercée,
Un jeune et haut peuplier
Dresse sa flèche élancée,
Comme une haute pensée
Qui s'isole pour prier.

Par instants, le vent qui semble
Couler à flots modulés

Donne à la feuille qui tremble
Un doux frisson qui ressemble
A des mots articulés.

L'azur où sa cime nage
A balayé son miroir,
Sans que l'ombre d'un nuage
Jette au ciel une autre image
Que l'infini qu'il fait voir.

Ruiselant de feuille en feuille,
Un rayon répercuté,
Parmi les lis que j'effeuille,
Filtre, glisse, et se recueille
Dans une île de clarté.

Le rayon de feu scintille
Sous cette arche de jasmin,
Comme une lampe qui brille
Aux doigts d'une jeune fille
Et qui tremble dans sa main.

Elle éclaire cette voûte,
Rejaillit sur chaque fleur ;
La branche sur l'eau l'égoutte ;
L'aile d'insecte et la goutte

En font flotter la lueur.

A ce rayon d'or qui perce

Le vert grillage du bord,

La lumière se disperse

En étincelle, et traverse

Le cristal du flot qui dort.

Sous la nuit qui les ombrage,

On voit, en brillants réseaux,

Jouer un flottant nuage

De mouches au bleu corsage

Qui patinent sur les eaux.

Sur le bord qui se découpe,

De rossignols frais éclos

Un nid tapissé d'étoupe

Se penche comme une coupe

Qui voudrait puiser ses flots.

La mère habile entre-croise

Au fil qui les réunit

Les ronces et la framboise,

Et tend, comme un toit d'ardoise.

Ses deux ailes sur son nid.

Au bruit que fait mon haleine,
L'onde ou le rameau pliant,
Je vois son œil qui promène
Sa noire prunelle pleine
De son amour suppliant.

Puis refermant, calme et douce,
Ses yeux sous mes yeux amis,
On voit à chaque secousse
De ses petits sur leur mousse
Battre les cœurs endormis.

Ce coin de soleil condense
L'infini de volupté.
O charmante Providence !
Quelle douce confiance
D'amour, de paix, de beauté !

Dans un moment de tendresse,
Seigneur, on dirait qu'on sent
Ta main douce qui caresse
Ce vert gazon, qui redresse
Son poil souple et frémissant !

Tout sur terre fait silence
Quand tu viens la visiter ;

L'ombre ne fuit ni n'avance :
Mon cœur même qui s'élançe
Ne s'entend plus palpiter !

Ma pauvre âme, ensevelie
Dans cette mortalité,
Ouvre sa mélancolie,
Et comme un lin la déplie
Au soleil de ta bonté.

S'enveloppant tout entière
Dans les plis de ta splendeur,
Comme l'ombre à la lumière
Elle ruisselle en prière,
Elle rayonne en ardeur !

Oh ! qui douterait encore
D'une bonté dans les cieux,
Devant un brin de l'aurore
Qui s'égare et fait éclore
Ces ravissements des yeux ?

Est-il possible, ô nature !
Source dont Dieu tient la clé,
Où boit toute créature,
Lorsque la goutte est si pure,

Que l'abîme soit troublé ?

Toi qui dans la perle d'onde,
Dans deux brins d'herbe plies,
Peux renfermer tout un monde
D'un bonheur qui surabonde
Et déborde sur tes pieds,

Avare de ces délices
Qu'entrevoit ici le cœur !
Peux-tu des divins calices
Nous prodiguer les prémices
Et répandre la liqueur ?

Dans cet infini d'espace.
Dans cet infini de temps,
A la splendeur de ta face,
O mon Dieu ! n'est-il pas place
Pour tous les cœurs palpitants ?

Source d'éternelle vie,
Foyer d'éternel amour,
A l'âme à peine assouvie
Faut-il que le ciel envie
Son étincelle et son jour ?

Non, ces courts moments d'extase
Dont parfois nous débordons
Sont un peu de miel du vase,
Écume qui s'extravase
De l'océan de tes dons !

Elles y nagent, j'espère,
Dans les secrets de tes cieux,
Ces chères âmes, ô Père,
Dont nous gardons sur la terre
Le regret délicieux !

Vous, pour qui mon œil se voile
Des larmes de notre adieu,
Sans doute dans quelque étoile
Le même instant vous dévoile
Quelque autre perle de Dieu !

Vous contemplez, assouvies,
Des champs de sérénité,
Ou vous écoutez, ravies,
Murmurer la mer des vies
Au lit de l'éternité !

Le même Dieu qui déploie
Pour nous un coin du rideau

Nous enveloppe et nous noie,
Vous dans une mer de joie,
Moi dans une goutte d'eau !

Pourtant mon âme est si pleine,
O Dieu ! d'adoration,
Que mon cœur la tient à peine,
Et qu'il sent manquer l'haleine
A sa respiration !

Par ce seul rayon de flamme,
Tu m'attires tant vers toi,
Que si la mort de mon âme
Venait délier la trame,
Rien ne changerait en moi ;

Sinon qu'un cri de louange
Plus haut et plus solennel,
En voix du concert de l'ange
Changerait ma voix de fange,
Et deviendrait éternel !

Oh ! gloire à toi qui ruisselle
De tes soleils à la fleur !
Si grand dans une parcelle !
Si brûlant dans l'étincelle !

Si plein dans un pauvre cœur !

Jacques PREVERT, LE RUISSEAU (1900-1977)

Le ruisseau

Beaucoup d'eau a passé sous les ponts

et puis aussi énormément de sang

Mais aux pieds de l'amour

coule un grand ruisseau blanc

Et dans les jardins de la lune

où tous les jours c'est ta fête

ce ruisseau chante en dormant

Et cette lune c'est ma tête

où tourne un grand soleil bleu

Et ce soleil c'est tes yeux.

Charles BAUDELAIRE, LE CHAT (1821-1867)

Viens, mon beau chat, sur mon cœur amoureux;
Retiens les griffes de ta patte,
Et laisse-moi plonger dans tes beaux yeux,
Mêlés de métal et d'agate.

Lorsque mes doigts caressent à loisir
Ta tête et ton dos élastique,
Et que ma main s'enivre du plaisir
De palper ton corps électrique,

Je vois ma femme en esprit.
Son regard,
Comme le tien, aimable bête,
Profond et froid, coupe et fend comme un dard,

Et, des pieds jusques à la tête,
Un air subtil, un dangereux parfum,
Nagent autour de son corps brun.

Honoré d'URFE, Chanson (1567-1625)

(Première partie, livre IV)

Dessus les bords d'une fontaine
D'humide mousse revêtus,
Dont l'onde à maints replis tortus
S'allait égarant dans la plaine,

Un berger se mirant en l'eau
Chantait ces vers au chalumeau :
Cessez un jour, cessez, la belle,
Avant ma mort d'être cruelle.

Se peut-il qu'un si grand supplice
Que pour vous je souffre en aimant,
Si les dieux sont faits de justice,
Soit enfin souffert vainement?
Peut-il être qu'une amitié
N'émeuve jamais à pitié,
Même quand l'amour est extrême,
Comme est celle dont je vous aime ?

Ces yeux de qui les mignardises
M'ont souvent contraint d'espérer,
Encore que plein de feintises,
Veulent-ils bien se parjurer?
Ils m'ont dit souvent que son cœur
Quitterait enfin sa rigueur,
Accordant à ce faux langage
Le reste de son beau visage.

Mais quoi ? les beaux yeux des bergères
Se trouveront aussi trompeurs
Que des cours les attraits pipeurs ?

Donc que ces beautés bocagères,
Quoique sans fard dessus le front,

Dedans le cœur se farderont
Et n'apprendront en leurs écoles
Qu'à ne donner que des paroles ?

C'est assez, il est temps, ma belle,

De finir cette cruauté,

Et croyez que toute beauté

Qui n'a la douceur avec elle,

C'est un œil qui n'a point de jour,

Et qu'une belle sans amour,

Comme indigne de cette flamme,

Ressemble un corps qui n'a point d'âme.

Yves BONNEFOY, LE PUIITS (1922-2016)

Tu écoutes la chaîne heurter la paroi
Quand le seau descend dans le puits qui est l'autre étoile,
Parfois l'étoile du soir, celle qui vient seule,
Parfois le feu sans rayons qui attend à l'aube
Que le berger et les bêtes sortent.

Mais toujours l'eau est close, au fond du puits,
Toujours l'étoile y demeure scellée.
On y perçoit des ombres, sous des branches,
Ce sont des voyageurs qui passent de nuit

Courbés, le dos chargé d'une masse noire,
Hésitant, dirait-on, à un carrefour.
Certains semblent attendre, d'autres s'effacent
Dans l'étincellement qui va sans lumière.

Le voyage de l'homme, de la femme est long, plus long
que la vie,
C'est une étoile au bout du chemin, un ciel
Qu'on a cru voir briller entre deux arbres.
Quand le seau touche l'eau, qui le soulève,
C'est une joie puis la chaîne l'accable.

Edouard GLISSANT, LES CHEVAUX (1928-2011)

C'est le sang taciturne

Qui fait forts les chevaux.

Ils ont des croupes et des poitrails

De lieux plus sains.

On dirait que les routes,

Que même les rues des villes

Estiment leur pas.

Et c'est dans le respect

Qu'en est transmis le bruit

Jusqu'aux étages où sont les hommes

Qui n'ont que faire.

Cette pomme sur la table,

Laisse-la jusqu'à ce soir.

Va! les morts n'y mordront pas

Qui ne mangent pas le pain,

Qui ne lèchent pas le lait.

C'est étrange pourtant que ce soit la pluie

Dans les tomates gonflées de rouge et de bien-être

Et dans la boue des villes
Qu'on sent partout sur soi.

C'est ainsi qu'on ferme quand c'est l'heure
Et qu'il arrive de faire nuit.
Et qu'on se lève plus tard pour entendre
L'horloge sonner de tout près.

C'est bien la nuit et beaucoup dorment,
Leur soif écrasée.
Si la porte s'ouvrait
Sur ton corps avili
De mort.

Debout encore et nu
Contre l'armoire.
Pâte à ne plus pétrir
De joie.
La maison d'en face
Et son mur de briques,

La maison de briques
Et son ventre froid.
La maison de briques
Où le rouge a froid.

C'est peut-être au-dessus du gouffre du plus rien
Et du noir attendu à l'entrée des forêts,
Peut-être aussi devant des choses plus amères :
La délivrance ou la torture avant demain,

Cette manie encore aux doigts roses et nourris,
Désireux tous les jours des caresses et du jeu,
De plier, déplier, comme ils feraient du temps,
Un fil de fer trouvé, long pas plus que la pipe,

Qui prend presque des formes
Où pouvoir s'agripper :
Dos d'un cheval, profil de chaise ou de bouteille,
Ou bien la lande
Tombant à pic sur un espace
Où pas un œil ne voudra voir.

Paul CLAUDEL, LE RUISSEAU CHANTANT (1868-1955)

Assis sur un banc de métal
Dans un boisé froid boréal,
J'entends le murmure de l'eau
Sous le manteau blanc du ruisseau.

Ce doux murmure au chant timide
Évoque en moi le cœur candide

Mes rendez-vous et mes idylles

Du temps des amours juvéniles.

Pendant les longs hivers d'ivresse,

Coule et s'écoule ma jeunesse

Dans les ruisseaux gelés tout blancs

Suivant les méandres du temps.

Assis sur un banc de métal

Dans un boisé froid boréal,

J'entends le murmure de l'eau

Sous le manteau blanc du ruisseau.

La neige tombe sur ma tête

Formant une huppe, une crête

Affriolant une mésange

Croyant y voir des cheveux d'ange.

Ma moustache blanche givrée

Par un vent glacé, le borée

Froid du Grand Nord me rappelant

Mes hivers d'amour chancelant.

Ce doux murmure au chant timide

Évoque en moi le cœur candide

Mes rendez-vous et mes idylles

Du temps des amours juvéniles.

Où sont mes fleurettes d'Antan,
Mes flirts, mes amours de Gitan ?
Dans mes souvenirs enneigés
De gais flocons, mais naufragés !

L'amour est le plus beau des chants ;
L'harmonie des cœurs des amants
Se déverse dans le cours d'eau
De la vie... le chant d'un ruisseau.

Pendant les longs hivers d'ivresse,
Coule et s'écoule ma jeunesse
Dans les ruisseaux gelés tout blancs
Suivant les méandres du temps.

Guy de MAUPASSANT, AU BORD DE L'EAU (1850-1893)

Au bord de l'eau

Un lourd soleil tombait d'aplomb sur le lavoir ;
Les canards engourdis s'endormaient dans la vase,
Et l'air brûlait si fort qu'on s'attendait à voir
Les arbres s'enflammer du sommet à la base.
J'étais couché sur l'herbe auprès du vieux bateau

Où des femmes lavaient leur linge. Des eaux grasses,
Des bulles de savon qui se crevaient bientôt
S'en allaient au courant, laissant de longues traces.
Et je m'assoupissais lorsque je vis venir,
Sous la grande lumière et la chaleur torride,
Une fille marchant d'un pas ferme et rapide,
Avec ses bras levés en l'air, pour maintenir
Un fort paquet de linge au-dessus de sa tête.
La hanche large avec la taille mince, faite
Ainsi qu'une Vénus de marbre, elle avançait
Très droite, et sur ses reins, un peu, se balançait.
Je la suivis, prenant l'étroite passerelle
Jusqu'au seuil du lavoir, où j'entrai derrière elle.

Elle choisit sa place, et dans un baquet d'eau,
D'un geste souple et fort abattit son fardeau.
Elle avait tout au plus la toilette permise ;
Elle lavait son linge ; et chaque mouvement
Des bras et de la hanche accusait nettement,
Sous le jupon collant et la mince chemise,
Les rondeurs de la croupe et les rondeurs des seins.
Elle travaillait dur ; puis, quand elle était lasse,
Elle élevait les bras, et, superbe de grâce,
Tendait son corps flexible en renversant ses reins.
Mais le puissant soleil faisait craquer les planches ;
Le bateau s'entr'ouvrait comme pour respirer.

Les femmes haletaient ; on voyait sous leurs manches

La moiteur de leurs bras par place transpirer

Une rougeur montait à sa gorge sanguine.

Elle fixa sur moi son regard effronté,

Dégrafa sa chemise, et sa ronde poitrine

Surgit, double et luisante, en pleine liberté,

Écartée aux sommets et d'une ampleur solide.

Elle battait alors son linge, et chaque coup

Agitait par moment d'un soubresaut rapide

Les roses fleurs de chair qui se dressent au bout.

Un air chaud me frappait, comme un souffle de forge,

A chacun des soupirs qui soulevaient sa gorge.

Les coups de son battoir me tombaient sur le coeur !

Elle me regardait d'un air un peu moqueur ;

J'approchai, l'œil tendu sur sa poitrine humide

De gouttes d'eau, si blanche et tentante au baiser.

Elle eut pitié de moi, me voyant très timide,

M'aborda la première et se mit à causer.

Comme des sons perdus m'arrivaient ses paroles.

Je ne l'entendais pas, tant je la regardais.

Par sa robe entr'ouverte, au loin, je me perdais,

Devinant les dessous et brûlé d'ardeurs folles ;

Puis, comme elle partait, elle me dit tout bas

De me trouver le soir au bout de la prairie.

Tout ce qui m'emplissait s'éloigna sur ses pas ;
Mon passé disparut ainsi qu'une eau tarie :
Pourtant j'étais joyeux, car en moi j'entendais
Les ivresses chanter avec leur voix sonore.
Vers le ciel obscurci toujours je regardais,
Et la nuit qui tombait me semblait une aurore !

II

Elle était la première au lieu du rendez-vous.
J'accourus auprès d'elle et me mis à genoux,
Et promenant mes mains tout autour de sa taille
Je l'attirais. Mais elle, aussitôt, se leva
Et par les prés baignés de lune se sauva.
Enfin je l'atteignis, car dans une broussaille
Qu'elle ne voyait point son pied fut arrêté.

Alors, fermant mes bras sur sa hanche arrondie,
Auprès d'un arbre, au bord de l'eau, je l'emportai.
Elle, que j'avais vue impudique et hardie,
Était pâle et troublée et pleurait lentement,
Tandis que je sentais comme un enivrement
De force qui montait de sa faiblesse émue.

Quel est donc et d'où vient ce ferment qui remue
Les entrailles de l'homme à l'heure de l'amour ?

La lune illuminait les champs comme en plein jour.
Grouillant dans les roseaux, la bruyante peuplade
Des grenouilles faisaient un grand charivari ;
Une caille très loin jetait son double cri,
Et, comme préludant à quelque sérénade,
Des oiseaux réveillés commençaient leurs chansons.
Le vent me paraissait chargé d'amours lointaines,
Alourdi de baisers, plein des chaudes haleines
Que l'on entend venir avec de longs frissons,
Et qui passent roulant des ardeurs d'incendies.
Un rut puissant tombait des brises attiédies.
Et je pensai : « Combien, sous le ciel infini,
Par cette douce nuit d'été, combien nous sommes
Qu'une angoisse soulève et que l'instinct unit
Parmi les animaux comme parmi les hommes. »
Et moi j'aurais voulu, seul, être tous ceux-là !

Je pris et je baisai ses doigts ; elle trembla.
Ses mains fraîches sentaient une odeur de lavande
Et de thym, dont son linge était tout embaumé.
Sous ma bouche ses seins avaient un goût d'amande
Comme un laurier sauvage ou le lait parfumé
Qu'on boit dans la montagne aux mamelles des chèvres.
Elle se débattait ; mais je trouvai ses lèvres :
Ce fut un baiser long comme une éternité

Qui tendit nos deux corps dans l'immobilité.
Elle se renversa, râlant sous ma caresse ;
Sa poitrine oppressée et dure de tendresse,
Haletait fortement avec de longs sanglots ;
Sa joue était brûlante et ses yeux demi-clos,
Et nos bouches, nos sens, nos soupirs se mêlèrent.
Puis, dans la nuit tranquille où la campagne dort,
Un cri d'amour monta, si terrible et si fort
Que des oiseaux dans l'ombre effarés s'envolèrent.
Les grenouilles, la caille, et les bruits et les voix
Se turent ; un silence énorme emplit l'espace.
Soudain, jetant aux vents sa lugubre menace,
Très loin derrière nous un chien hurla trois fois.

Mais quand le jour parut, comme elle était restée,
Elle s'enfuit. J'errai dans les champs au hasard.
La senteur de sa peau me hantait ; son regard
M'attachait comme une ancre au fond du coeur jetée.
Ainsi que deux forçats rivés aux mêmes fers,
Un lien nous tenait, l'affinité des chairs.

III

Pendant cinq mois entiers, chaque soir, sur la rive,
Plein d'un emportement qui jamais ne faiblit,
J'ai caressé sur l'herbe ainsi que dans un lit

Cette fille superbe, ignorante et lascive.
Et le matin, mordus encor du souvenir,
Quoique tout alanguis des baisers de la veille,
Dès l'heure où, dans la plaine, un chant d'oiseau s'éveille,
Nous trouvions que la nuit tardait bien à venir.

Quelquefois, oubliant que le jour dût éclore,
Nous nous laissions surprendre embrassés, par l'aurore.
Vite, nous revenions le long des clairs chemins,
Mes deux yeux dans ses yeux, ses deux mains dans mes mains.
Je voyais s'allumer des lueurs dans les haies,
Des troncs d'arbre soudain rougir comme des plaies,
Sans songer qu'un soleil se levait quelque part,
Et je croyais, sentant mon front baigné de flammes,
Que toutes ces clartés tombaient de son regard.
Elle allait au lavoir avec les autres femmes ;
Je la suivais, rempli d'attente et de désir.
La regarder sans fin était mon seul plaisir,
Et je restais debout dans la même posture,
Muré dans mon amour comme en une prison.
Les lignes de son corps fermaient mon horizon ;
Mon espoir se bornait aux nœuds de sa ceinture.
Je demeurais près d'elle, épiant le moment
Où quelque autre attirait la gaieté toujours prête ;
Je me penchais bien vite, elle tournait la tête,
Nos bouches se touchaient, puis fuyaient brusquement.

Parfois elle sortait en m'appelant d'un signe ;
J'allais la retrouver dans quelque champ de vigne
Ou sous quelque buisson qui nous cachait aux yeux.
Nous regardions s'aimer les bêtes accouplées,
Quatre ailes qui portaient deux papillons joyeux,
Un double insecte noir qui passait les allées.
Grave, elle ramassait ces petits amoureux
Et les baisait. Souvent des oiseaux sur nos têtes
Se becquetaient sans peur, et les couples des bêtes
Ne nous redoutaient point, car nous faisons comme eux.

Puis le cœur tout plein d'elle, à cette heure tardive
Où j'attendais, guettant les détours de la rive,
Quand elle apparaissait sous les hauts peupliers,
Le désir allumé dans sa prunelle brune,
Sa jupe balayant tous les rayons de Lune
Couchés entre chaque arbre au travers des sentiers,
Je songeais à l'amour de ces filles bibliques,
Si belles qu'en ces temps lointains on a pu voir,
Éperdus et suivant leurs formes impudiques,
Des anges qui passaient dans les ombres du soir.

IV

Un jour que le patron dormait devant la porte,
Vers midi, le lavoir se trouva dépeuplé.

Le sol brûlant fumait comme un bœuf essoufflé
Qui peine en plein soleil ; mais je trouvais moins forte
Cette chaleur du ciel que celle de mes sens.
Aucun bruit ne venait que des lambeaux de chants
Et des rires d'ivrogne, au loin, sortant des bouges,
Puis la chute parfois de quelque goutte d'eau
Tombant on ne sait d'où, sueur du vieux bateau.
Or ses lèvres brillaient comme des charbons rouges
D'où jaillirent soudain des crises de baisers,
Ainsi que d'un brasier partent des étincelles,
Jusqu'à l'affaissement de nos deux corps brisés.
On n'entendait plus rien hormis les sauterelles,
Ce peuple du soleil aux éternels cris-cris
Crépitant comme un feu parmi les prés flétris.
Et nous nous regardions, étonnés, immobiles,
Si pâles tous les deux que nous nous faisons peur ;
Lisant aux traits creusés, noirs, sous nos yeux fébriles,
Que nous étions frappés de l'amour dont on meurt,
Et que par tous nos sens s'écoulait notre vie.

Nous nous sommes quittés en nous disant tout bas
Qu'au bord de l'eau, le soir, nous ne viendrions pas.

Mais, à l'heure ordinaire, une invincible envie
Me prit d'aller tout seul à l'arbre accoutumé
Rêver aux voluptés de ce corps tant aimé,

Promener mon esprit par toutes nos caresses,
Me coucher sur cette herbe et sur son souvenir.

Quand j'approchai, grisé des anciennes ivresses,
Elle était là, debout, me regardant venir.

Depuis lors, envahis par une fièvre étrange,
Nous hâtons sans répit cet amour qui nous mange
Bien que la mort nous gagne, un besoin plus puissant
Nous travaille et nous force à mêler notre sang.
Nos ardeurs ne sont point prudentes ni peureuses ;
L'effroi ne trouble pas nos regards embrasés ;
Nous mourons l'un par l'autre, et nos poitrines creuses
Changent nos jours futurs comme autant de baisers.
Nous ne parlons jamais. Auprès de cette femme
Il n'est qu'un cri d'amour, celui du cerf qui brame.
Ma peau garde sans fin le frisson de sa peau
Qui m'emplit d'un désir toujours âpre et nouveau,
Et si ma bouche a soif, ce n'est que de sa bouche !
Mon ardeur s'exaspère et ma force s'abat
Dans cet accouplement mortel comme un combat.
Le gazon est brûlé qui nous servait de couche,
Et désignant l'endroit du retour continu,
La marque de nos corps est entrée au sol nu.

Quelque matin, sous l'arbre où nous nous rencontrâmes,

On nous ramassera tous deux au bord de l'eau.
Nous serons rapportés au fond d'un lourd bateau,
Nous embrassant encore aux secousses des rames.
Puis, on nous jettera dans quelque trou caché,
Comme on fait aux gens morts en état de péché.

Mais alors, s'il est vrai que les ombres reviennent,
Nous reviendrons, le soir, sous les hauts peupliers,
Et les gens du pays, qui longtemps se souviennent,
En nous voyant passer, l'un à l'autre liés,
Diront, en se signant, et l'esprit en prière :
« Voilà le mort d'amour avec sa lavandière. »